

BANDE DESSINÉE

Le dernier voyage
de Peter Pan

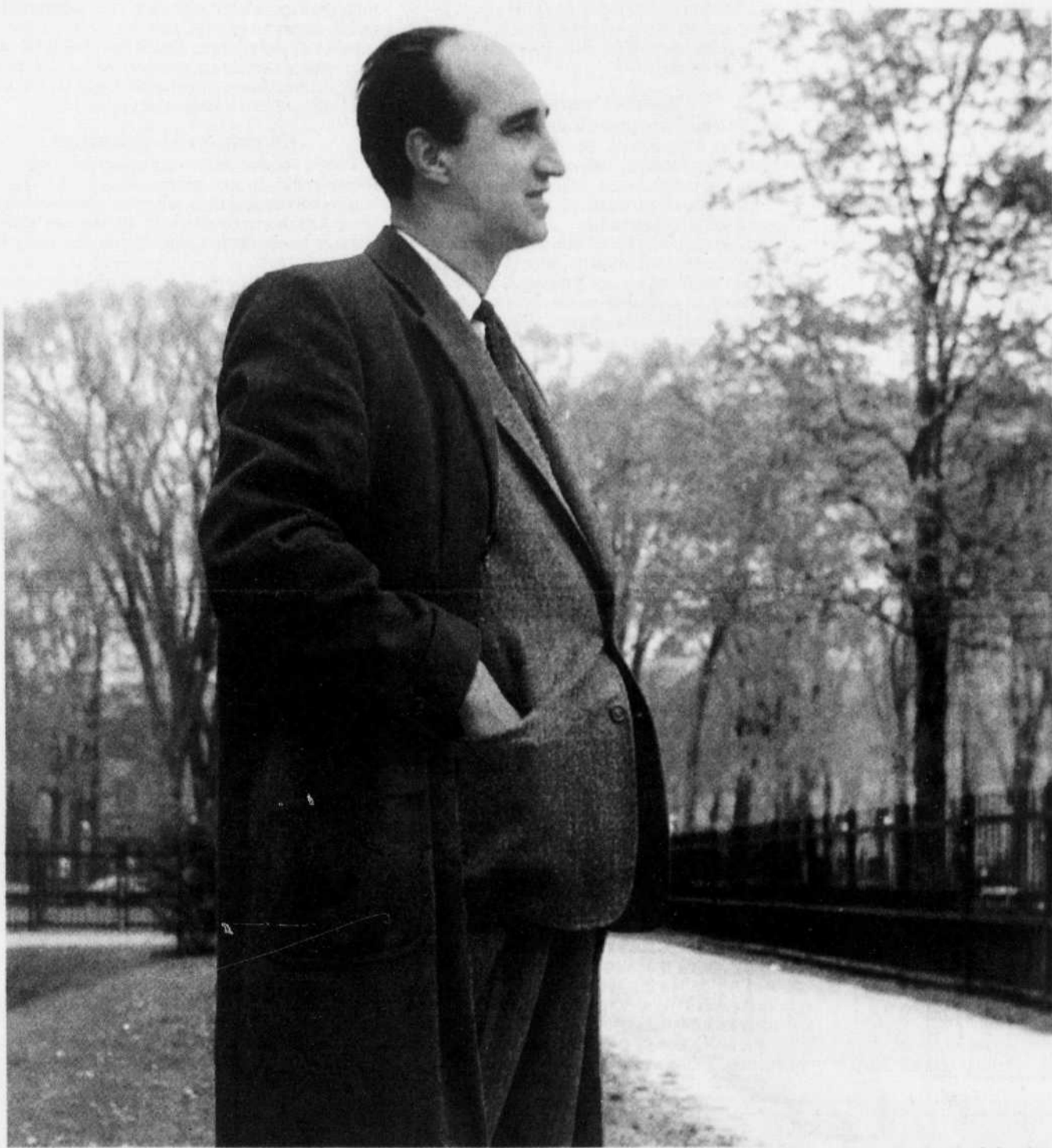
Page E 4



CINÉMA

Une magistrale leçon
de mise en scène

Page E 8

CAHIER
ELivres
et Culture

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

MICHEL LAPIERRE

Le 15 novembre 1947, Jacques Ferron écrit à Pierre Baillargeon: «Les idées sont toujours triviales, et les gens qui se battent pour elles sont le plus souvent des charretiers.» Ce n'est pas la doctrine qui l'attire, mais le territoire de l'imaginaire vers lequel il se dirige intuitivement. Même si rien ne contrarie l'amitié qui lie les deux épistoliers, Ferron constate que les idées qu'il échange avec Baillargeon les mènent chacun vers des continents littéraires opposés.

En 1941, Pierre Baillargeon (1916-1967) et Jacques Ferron (1921-1985), deux anciens élèves de Brébeuf, qui avaient bien entendu l'ahure de jeunes bourgeois élitistes, ont entamé une correspondance pour traiter de l'émergence de la littérature dans une société que tous les deux jugeaient obscurantiste: la société canadienne-française. Leur dialogue naissait sous le signe européen du néoclassicisme valéryen.

En 1948, Baillargeon, l'ainé et le maître, qui a fondé chez nous, avec Roger Rolland, la revue *Amérique française*, part tout naturellement s'installer en France. L'année suivante, Ferron, le cadet et le disciple, qui a découvert le Québec profond en pratiquant la médecine auprès des illettrés de la Gaspésie, s'établit dans un bidonville canadien-français de la banlieue montréalaise, comme s'il allait dans le Far West. Il évoquera même, en 1954, son «mépris de la France».

«De l'arrogance est nécessaire à qui veut écrire», avouait Ferron à Baillargeon dès 1941. Il ne se doutait pas encore que, dans son œuvre littéraire souvent incomprise et dans sa pensée sous-estimée, cette arrogance le conduirait à faire du bidonville, à partir duquel croîtra Ville Jacques-Cartier, un lieu privilégié de la modernité québécoise.

Sous les apparences de propos artificiels que dicterait l'admiration béate de Valéry, d'Alain et de Giraudoux, *Tenir boutique d'esprit, correspondance inédite (1941-1965)*, de Ferron et de Baillargeon, constitue, par la profondeur et l'originalité des réflexions, un témoignage historique irremplaçable.

Édité par Marcel Olskamp et présenté par Jean-Pierre Boucher,

ce livre, modèle d'érudition et de critique, permet de mieux comprendre une deuxième correspondance inédite qui, publiée simultanément, apparaît tout aussi importante que la première. Il s'agit de «*Nous ferons nos comptes plus tard*», recueil des lettres échangées entre Ferron et André Major de 1962 à 1983. Grâce à Lucie Hotte et à Major lui-même, nous sommes, une fois de plus, devant une édition très soignée.

Déjà hostile au dogmatisme littéraire dans sa correspondance avec Baillargeon, Ferron va plus loin dans ses lettres à Major. Il fait du relativisme politique le corollaire du relativisme esthétique. Au jeune écrivain qui l'interroge en 1962 sur l'imminence d'une révolution indépendantiste au Québec, Ferron répond que la question est sans importance. «*Se tenir au flanc d'une communauté humaine sans trop savoir si l'on est le parasite, l'assassin ou l'amant, c'est, expliquait-il à Major, une performance qui ne nuit pas à un homme.*»

En préconisant la libération nationale dès les années cinquante, Ferron exprime une conviction très nuancée. Il préfère la lenteur d'un mouvement populaire à la soudaineté d'une révolution élitiste. «*Les révolutionnaires, ceux qui sont attachés au français, écrit-il à Major en 1962, me semblent bien loin du peuple.*» Ce dernier «*ne se battra sûrement pas pour les œuvres de Saint-Denis Garneau*», précise Ferron.

Pour ne pas que le fanatisme gâche l'idéal de la liberté, il ira jusqu'à déclarer en 1966: «*Nous devrions nous contenter d'un État semi-autonome de langue française dans une vaste fédération mondiale anglo-française...*» Ce propos candide tranche sur le jugement que Ferron émettait en 1963 à propos des premiers terroristes du FLQ. «*Leur mérite est incontestable*», avouait-il à Major. Pour suivre les méandres de la vie, les opinions ferroniennes, paradoxales mais non contradictoires, se juxtaposent comme, dans le territoire intérieur de l'écrivain, la littérature rêvée se juxtapose au bidonville en ébullition qui devient la ville champignon, la Révolution tranquille au quotidien. Ville Jacques-Cartier, «*un centre nerveux du Québec*», proclamera Ferron.

VOIR PAGE 2 : FERRON

Souveraineté
du territoireBloc de zinc ayant servi à
imprimer du matériel pour le
Parti Rhinocéros fondé par
Jacques Ferron.

ferronien



10,95\$ • 272 p.



9,95\$ • 240 p.



10,95\$ • 256 p.



9,95\$ • 240 p.



9,95\$ • 272 p.



12,95\$ • 480 p.



8,95\$ • 192 p.

Faites le plein
pour presque rien

BQ

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'invention d'une littérature

Lorsque Derek Walcott obtint le prix Nobel en 1992 (après Saint-John Perse, en 1960), un autre poète antillais, rares étaient ceux qui connaissaient son nom. Joseph Brodsky jugea pourtant qu'il était alors «le meilleur poète de langue anglaise».

Walcott est considéré comme le meilleur poète de langue anglaise

du retour. La lumière, dans nos villes, conserve un rythme encore bucolique, et les dernières voitures qui rentrent semblent fuir les ténèbres qui montent des marigots des faubourgs, ou de la forêt voilée de pluie silencieuse.

créole. «Il ne pouvait sortir de son assujettissement qu'en élaborant une langue qui aille au-delà de l'imitation, un dialecte doué du pouvoir de la révélation par l'invention de noms nouveaux pour les choses, un dialecte qui détermine son inflexion propre [...] La seule manière de recréer cette langue, c'était de participer de la torture de son articulation.»

Un souffle épique «Quand le crépuscule illumine, comme un rai d'ambre sur une scène de théâtre, ces misérables cahutes de bois et de ferraille rouillée qui encerclent nos villes, une tristesse théâtrale s'en dégage, car cette clarté, comme autrefois, dans l'enfance, le nimbe d'une lampe à pétrole, donne le signal

CAFÉ MARTINIQUE Derek Walcott Traduction de l'anglais par Béatrice Dunner Éditions du Rocher, coll. «Anatolia», 2004, 153 pages

Face à face à Haïfa

GUYLAINE MASSOUTRE

Était-elle une femme libre, cette Golda Myerson, mieux connue sous le nom de Golda Meir, premier ministre d'Israël à la stature, tant physique que politique, si imposante? Qu'elle ait eu un amant arabe, Albert Pharaon, Palestinien vivant au Liban, relève, de prime abord, de la pure fiction.

les détours d'une humanité imprévisible, est plutôt incroyable. Dans cette affaire, on passe sans transition de l'ambiance de garden party à celle du champ de guerre.

Un amour trahi, impossible, parce que sans partage ni reconnaissance de ce qui les distingue. Cet épisode paradoxal met en scène moins des idées que des êtres. Rêves sionistes, désirs et pulsions s'y bousculent dans la construction d'une réalité qui refuse le compromis, l'harmonie.

UN AMANT EN PALESTINE Sélim Nassib Laffont Paris, 2004, 225 pages

FERRON

SUITE DE LA PAGE E 1

Ce ne sont pas les idées qui comptent, mais la manière de les exprimer, croit-il avec Baillargeon. Les idées pures conduisent au fanatisme ou à la lâcheté. Conscient de l'incertitude de l'avenir du Québec,

Ferron ne cherche pas à imposer son angoisse. «Je serais seul que cela ne me dérangerait pas», écrit le militant à Major en 1962. Le Québec libre est en lui. Le territoire intérieurisé par l'écrivain est déjà réel et certain.

politique de la délivrance reste tragiquement superflue.

TENIR BOUTIQUE D'ESPRIT Jacques Ferron et Pierre Baillargeon Lanctôt Montréal, 2004, 152 pages

«NOUS FERONS NOS COMPTES PLUS TARD» Jacques Ferron et André Major Lanctôt, Montréal, 2004, 128 p.

UNE FEMME S'EN VA Diane-Monique Daviau L'Instant même Montréal, 2004, 228 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Des profondeurs insondables



Suzanne Giguère

« Dans la vie il y a des gens qui un jour se lèvent et s'en vont. Parce que leur voix sonne faux et qu'ils ne savent pas ce qu'ils font là. » Michèle Trock abandonne un soir sans explication tous ceux qu'elle aime.

Le premier roman de Diane-Monique Daviau, Une femme s'en va, parle de la douleur de vivre, obscure, cachée dans «des profondeurs insondables».

Nouvelliste reconnue pour ses exigences stylistiques aigües, Diane-Monique Daviau signe avec ce roman une œuvre psychologique d'une rare finesse.

L'instinct maternel

Quinze années ont passé. Quinze années d'incompréhension, d'inquiétude, de colère, de chagrin, de ressentiment, d'attente, sédimentés.

Michèle revient auprès des siens, après avoir vécu tout ce temps à Munich. Avec le désir de «reprendre la vie là où, en une fraction de seconde, elle s'est déchirée un jour».

Après l'incendie de son appartement, où elle a été mutilée physiquement, elle est envahie par un violent désir de revoir son mari et ses filles.

Quand elle vivait en Allemagne, il arrivait à Michèle de penser aux enfants et à Louis, de pleurer un peu, «mais comme on pleure en regardant un film triste».

Désarmé mais compréhensif, Louis sait que les labyrinthes renvoient de terrifiants échos. Aussi il a choisi de ne pas vivre avec les fantômes du passé.

Louis a eu du mal à traverser les adolescences respectives de ses filles, révoltées par le départ de leur mère.

cette espèce de don. Elles le développent, tout simplement. On dit que c'est plutôt appris, c'est acquis. Ça leur est enseigné, montré, transmis par leur éducation, par les jouets qu'on leur offre, les rôles qu'on leur fait jouer, les tâches qu'on leur réserve.»

Ton absence, mon chagrin

Annie la cadette se fait provocatrice quand elle parle de sa mère. Elle soutient qu'elle n'a jamais eu besoin d'une mère, qu'elle s'est très bien passée d'elle.

Marie l'aînée, plutôt mélancolique et colérique, a tenté d'approprier l'idée de la disparition de sa mère en lui écrivant «des lettres folles et sans boussole».

Quant à Michèle, elle apprend à nommer sa douleur: «La douleur ne sème plus la pagaille dans mon imagination, elle n'a plus rien de l'épouvantail capable de provoquer en moi les terreurs que j'ai connues au début et qui étaient non seulement excessives mais, à vrai dire, tout à fait vaines.»

Un grand cru stylistique

Conçu comme une enquête journalistique, Une femme s'en va avance par cercles concentriques où le sens tantôt apparaît, tantôt nous échappe et se disperse.

Au moment de son départ, Michèle Trock avait laissé trois livres sur sa table: Vart behov av tröst (Notre besoin de consolation est impossible à rassasier), du Suédois Stig Dagerman, La Faim, du Norvégien Knut Hamsun, et Les Cahiers de Malte Laurids Brigge, de Rilke.

Avant Une femme s'en va, Diane-Monique Daviau a fait paraître cinq recueils de nouvelles remarquables et un récit poignant, Ma mère et Gainsbourg.

Rompue à l'écriture — elle a été critique littéraire pour Le Devoir, Liberté et Lettres québécoises — Diane-Monique Daviau nous offre, avec Une femme s'en va, un grand cru stylistique.

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- Livres d'art et de collections
Canadienne
Livres anciens et rares
Littérature
Philosophie
Sciences humaines
Service de presse

Achetons à domicile

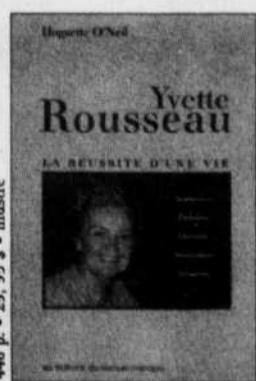
514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal) bonheurdooccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

YVETTE ROUSSEAU

La réussite d'une vie Huguette O'Neil



Cette biographie raconte la vie d'une femme remarquable qui aura été tour à tour institutrice, fermière, ouvrière, syndicaliste, présidente de la Fédération des femmes du Québec, initiatrice avec le gouvernement du Québec de la création du Conseil du statut de la femme, et enfin sénatrice.

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

GRANDE VENTE

le 26 décembre de 13h à 17h

*20% de réduction sur tous les livres en librairie, à l'exception des revues et des livres scolaires

*25% sur les bibles et les livres d'art

* seulement sur les livres à prix régulier



4362, rue Saint-Denis (métro Mont-Royal)

Montréal (Québec) H2J 2L1

Tél.: (514) 849-3585 — téléc.: (514) 849-6791

ligne sans frais : 1-888-454-8739

Courriel électronique : libpaul@paulines.qc.ca

Advertisement for Wajdi Mouawad with photo and text: « Je suis le méchant! » Entretiens avec André Brassard

LIVRES

BANDE DESSINÉE

Le dernier voyage de Peter Pan

Sixième et ultime tome de la série à succès
signée Régis Loisel

FABIEN DEGLISE

L'auteur de bande dessinée Régis Loisel se sent, par les temps qui courent, comme un voyageur qui vient de poser ses bagages après un long périple. Pas un Montréal-Chicoutimi en Firefly. Mais plutôt 14 années de vie passées à renouveler le mythe de Peter Pan. Rien de moins. Une aventure tout en vignettes et en phylactères qui vient de prendre fin il y a quelques semaines à peine avec la publication du sixième et ultime tome de cette série à succès intitulé *Destins* (Éditions Vents d'Ouest).

«Peter Pan est un personnage qui reflète un certain malaise de l'enfance et même de la vie adulte», explique Loisel

La boucle est bouclée. Et le bédéiste — «Je déteste ce terme, dit-il. Ça sonne comme communiste ou véliplanchiste. C'est une famille de mot à la con!» —, qui descend désormais au terminus de cette «hexalogie», est soulagé.

«Je ne le dis pas trop fort par contre, a-t-il expliqué cette semaine en entrevue au *Devoir*, car les gens pourraient penser que j'ai bâclé mon boulot parce que j'en avais marre après 14 ans.»

Passer de l'autre côté de la couverture cartonnée de ce dernier chapitre suffit toutefois à se convaincre du contraire. Après *Londres, Opikanoba, Tempête, Mains rouges et Crochet*, Peter Pan y poursuit encore et toujours son envolée vers son destin. Dans son monde imaginaire, aux côtés d'une fée Clochette

callipyge, d'un capitaine Crochet sombre et, cette fois-ci, d'une photo de femme que ses amis orphelins se transmettent pour mieux rêver.

Les ingrédients sont connus. Et la tragédie de l'enfance, de même que les carences d'amour ou les sentiments torturés reviennent de nouveau hanter les protagonistes «très librement inspirés», peut-on lire en introduction, des personnages de James Matthew Barrie. Le tout dans une logique implacable enchaînée dans un découpage efficace scellé, lui, sur papier par l'auteur dans son scénario final un «17 juin 1997», se rappelle-t-il avec précision, comme s'il avait arrêté de fumer au même moment!

«Ce n'est pas une histoire anodine, dit Loisel, qui a, depuis trois ans, démenagé ses pénates à Montréal. *Peter Pan* est un personnage qui reflète un certain malaise de l'enfance et même de la vie adulte. J'ai essayé autant que possible de mettre de l'émotion dans ces petits personnages, mais ce n'est pas toujours facile en bédé, parce qu'on travaille sur du papier.»

L'objectif semble toutefois avoir été atteint, comme en témoigne l'engouement suscité par cette série distillée au fil des ans depuis 1990. Deux cent mille exemplaires par chapitre en moyenne, des traductions en coréen, en portugais, en italien... le Peter Pan imaginé par Loisel fait mouche. «Sans doute parce que c'est un mythe qui se renouvelle de génération en génération», souligne-t-il.

N'empêche, après 14 ans, la séparation entre le nouveau père et ce pauvre enfant risque d'être délicate à amorcer. Mais Loisel ne se fait pas de mauvais



sang pour autant. «Je suis content de me retrouver aujourd'hui devant rien, comme il y a 25 ans, lorsque j'ai débuté dans le monde de la bande dessinée», explique-t-il lorsqu'on s'inquiète pour lui. «Je suis neuf.»

Neuf, mais aussi doué d'un nouveau talent, pourrait-il ajouter, puisqu'il arrive désormais à bien dessiner les pieds de ses personnages, jusque-là subtilement dissimulés par des stratégies de cadrage. «C'est à Montréal que je me suis perfectionné, raconte Loisel, qui n'a jamais caché par contre sa podophobie. Tous les mercredis soir, j'organise des séances de modèle à dessiner. Des pieds, il a fallu que j'en dessine beaucoup. D'ailleurs, ceux de Clochette dans *Destins* sont inspirés des pieds de mon coloc d'atelier.»

Pas de doute donc, la technique a été assimilée. Et elle devrait être de nouveau éprouvée dans la nouvelle aventure que le bédéiste aimerait bien faire vivre sur papier dans les prochaines années: une histoire d'amour, sur l'eau, avec des bateaux rouillés. «C'est une vieille histoire à laquelle je pense depuis longtemps», résume-t-il. Sans en dire plus.

Le Devoir

PETER PAN

TOME 6: DESTINS

Régis Loisel

Vents d'Ouest, 2004

48 pages

Le bon mot ou le dico qui rend doucement fou...

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Vous raffolez des mots et de la bonne chère? Vous êtes épris de la langue autant que de la gastronomie? Ce livre est pour vous, et pour moi, et pour tous les fins gourmets amoureux du français. En 2000 produits et 1000 recettes, la gastronomie de A à Z comme vous en avez secrètement rêvé sans oser l'avouer tant l'adjonction de ces deux vices semblait péché invouable, voire mortel!

Un dico, oui, par ordre alphabétique, ça va de soi, où l'on découvre des tas de choses étonnantes, épatantes et «instructionnantes», pour reprendre le mot de France Galles. J'y ai appris que ce que l'on désigne ici comme cerise de terre est une cousine de la lanterne chinoise et se nomme coqueret, mais est aussi désigné comme «amour en cage». C'est pas beau, le français, non? J'y ai consulté le plus complet des tableaux sur les additifs alimentaires jamais vu dans un ouvrage de vulgarisation... et j'ai eu un peu peur en constatant de visu le nombre de produits «douteux» quant à leurs effets sur la santé que l'on trouve en vente libre sur le marché, sans compter les franchement dangereux qui y ont autrefois déferlé! Deux types d'entrées: les longues

et les courtes, qui renvoient généralement à d'autres, plus copieuses. Chaque notice longue comporte une panoplie de renseignements clairement identifiés par un système de pictogrammes simple et clair. On y trouve des conseils sur l'achat des produits, leurs caractéristiques nutritionnelles, la façon de les conserver, de les parer et de les cuire, sans compter quelques suggestions de présentation et des recettes de base. Le bonheur, quoi!

Attention, le plaisir croît dangereusement avec l'usage, au point de se retrouver facilement pris au piège du labyrinthe sans fin que constitue chaque dictionnaire qui use d'un système de renvois. Si bien qu'on sait quand on l'ouvre, jamais quand on le referme. La dernière fois que je me suis ainsi perdu de mot en mot, c'était quand j'ai reçu en cadeau le *Dictionnaire historique de la langue française* (Éditions Le Robert). Ça m'a pris une semaine à en revenir! À utiliser avec précaution, donc, un gramme à la fois...

LE DICO DE MA CUISINE

Centre d'études, de recherche et de documentation gastronomique Minerva Paris, 2004, 928 pages

UN QUÉBEC EN MAL D'ENFANTS

La médicalisation de la maternité, 1910-1970

Denyse Baillargeon



Le Québec du début du XX^e siècle présentait les taux de mortalité infantile les plus élevés du monde occidental. Comment les médecins sont-ils parvenus à convaincre les femmes de la nécessité de les consulter au moment de l'accouchement et durant la grossesse? Pourquoi et à quelles conditions celles-ci ont-elles choisi de suivre leurs prescriptions? Denyse Baillargeon révèle ici toute la complexité d'un phénomène qui a profondément transformé la maternité et la société québécoise.

En vente chez votre libraire

les éditions (du) remue-ménage

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le christianisme revisité

Paul-Émile Roy, en plus d'être un ardent militant souverainiste, est un essayiste persévérant. La vie avec la pensée, chez lui, est une seconde nature. Ses essais ne sont pas de ceux qui font l'événement, mais on y retrouve une démarche réflexive honnête et soutenue sur les fondements de la culture occidentale et sur leur inscription dans le monde actuel. Revisiter le christianisme, son plus récent ouvrage, poursuit dans cette veine.

Dans la lignée des historiens français René Rémond et Jean Delumeau et du sociologue Jacques Grand'Maison, Roy se désolait du faux procès réservé au christianisme depuis quelques années et du fait que l'humanité «croit pouvoir se passer de l'inspiration qui l'a animée». Le christianisme, plaide-t-il, «a fait l'Occident», et le vide par lequel certains tentent de le remplacer n'engendre que du désœuvrement. «Ce n'est pas tellement, écrit-il, que Dieu soit absent, c'est nous qui sommes absents à Dieu et à nous-mêmes.»

Selon Roy, la spiritualité, une démarche à l'intérieur de laquelle «amour et connaissance s'interpénètrent», est nécessaire à l'homme puisque cette expérience, comme l'écrit le père de Lubac, procède de la conscience de l'inadéquation de l'homme à lui-même. Aussi, croit-on pouvoir se passer de la spiritualité qu'elle rappelle sous forme d'ersatz (sport-spectacle, végétarisme, sensationnalisme médiatique, drogues) qui n'en offrent que de misérables succédanés. Les grandes religions, en ce sens, fournissent des balises qui évitent à la spiritualité de s'égarer.

La critique de la religion, cela étant, reste nécessaire afin d'éviter que l'institution n'étouffe la spiritualité, mais «le problème, évidemment, écrit Roy, c'est de distinguer la critique qui veut défendre l'esprit religieux de celle qui veut l'anéantir». L'erreur de la négation rationaliste de la religion, par exemple, «c'est que non seulement [elle] refuse l'existence de Dieu parce qu'il dépasse la raison, mais [elle] refuse l'existence de l'inconnu qui est absolument insaisissable de notre existence».

«Message de libération» doublé d'un «principe de contradiction» à l'égard d'un monde qu'il accueille avec une «intransigeance radicale», le christianisme ne peut, évidemment, s'accommoder de certains phénomènes de notre époque qui se fondent sur le refus de son message. Le culte du néolibéralisme, l'acceptation du développement technologique autonome, le relativisme postmoderne et le grégairisme actuel heurtent de front la conscience chrétienne qui plaide

l'absolue dignité de l'humain, la reconnaissance actualisée du bien et du mal et le caractère sacré de la personne. On comprend, alors, que l'esprit de l'époque s'acharne à discréditer un message qui le contredit.

«On trouve chez l'homme moderne — en a-t-il toujours été ainsi? — une espèce de rivalité avec Dieu, un sentiment clair ou confus que, si un être supérieur à l'homme existe, ce dernier est menacé, humilié, nié», constate l'essayiste. Pourtant, ajoute-t-il, «dans la mesure où la reconnaissance de Dieu s'affaiblit, le sens de la dignité de l'homme, de la grandeur de l'existence humaine tend à se perdre».

Il importe donc, selon lui, de s'atteler à «formuler un discours chrétien et qui soit en même temps intelligible à l'homme d'aujourd'hui». Il importe, aussi, de renouer, contre une certaine vulgarité propre à notre époque, avec un sens de l'ascèse qui n'a rien à voir avec le masochisme, mais plutôt avec cette attitude de renoncement positif dont parlait Eliade en affirmant que «rien de grand ne se fait si on ne renonce pas à certaines limites, si on n'opère pas un choix en vue d'une fin».

Pour bien se faire comprendre, Roy suggère cette analogie avec le sport: «L'athlète s'entraîne, s'impose une discipline, des exercices pénibles et fatigants, non parce qu'il n'aime pas le sport, mais bien au contraire parce qu'il l'aime et veut effec-

tuier des performances remarquables.» Une saine spiritualité ne saurait en exiger moins et l'art, dans cette démarche, vient épauler l'indispensable relais religieux, dans la mesure où son caractère d'expérience spirituelle n'est pas gommé par l'obsession formaliste.

Mais la religion, ne manquerait-on pas de souligner, n'est pas la cause de certaines des pires violences contemporaines? Des esprits tordus, on ne le sait que trop, s'en servent comme prétexte, mais il s'agit, dans le cas du christianisme à tout le moins, d'une trahison, d'un détournement de sens: «Quand des chrétiens se livrent à des actes de violence et de persécution, ils ne peuvent le faire en se réclamant du message évangélique. Leur conduite ne prouve pas que le christianisme est brutal, mais qu'il n'a pas réussi encore à civiliser ces barbares qui en font partie.»

Bossuet affirmait que, s'il fallait attendre, pour parler de Dieu, d'avoir trouvé des paroles dignes de lui, on n'en parlerait jamais. Il faut donc, écrit aujourd'hui Paul-Émile Roy, «se résigner à en parler maladroitement». En assumant cette maladresse avec modestie et détermination, il nous offre une parole croyante et raisonnée qui porte.

louiscornellier@parroinfo.net

REVISITER LE CHRISTIANISME

Paul-Émile Roy

Novalis

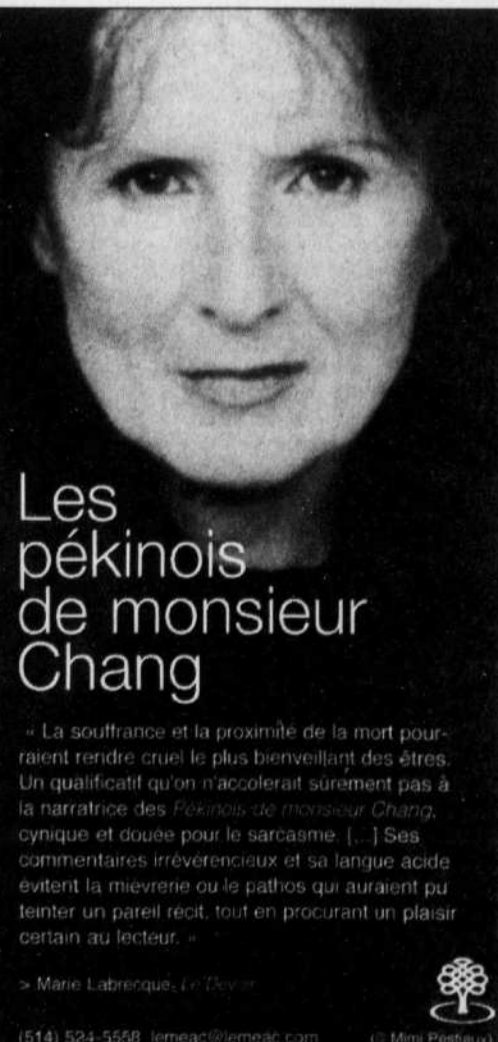
Montréal, 2004, 132 pages



REINHARD KRAUSE REUTERS
Une nonne allume des cierges dans l'église du Saint Sépulchre, à Jérusalem.

PAULE NOYART

LEMEAC



Les pékinois de monsieur Chang

«La souffrance et la proximité de la mort pourraient rendre cruel le plus bienveillant des êtres. Un qualificatif qu'on n'accolerait sûrement pas à la narratrice des *Pékinos de monsieur Chang*, cynique et douce pour le sarcasme [...] Ses commentaires irrévérencieux et sa langue acide évitent la mièvre ou le pathos qui auraient pu teinter un pareil récit, tout en procurant un plaisir certain au lecteur.»

> Marie Labrecque, Le Devoir

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

© Mini Postaux



Êtes-vous borderline ?

l'Inconvenient no 19

www.inconvenient.ca

Aussi dans ce numéro deux essais de Milan Kundera et François Ricard et la nouvelle chronique de Serge Bouchard

LIVRES

Et bien chantez, maintenant!

La mode est une dame charmante, très agréable à recevoir à sa table, mais ni seule ni trop souvent. Sa nature volage ne l'empêche pas d'avoir parfois d'excellentes idées, plutôt de les conserver très longtemps. Disons qu'elle manque de suite dans les idées et de goûts personnels aux racines profondes. Faut jouer avec elle, tendre l'oreille à ses propos, sans embrasser son inconstance, ni suivre tous ses caprices.

Prenez cet engouement pour les chorales cette année dans la foulée du film *Les Choristes* de Christophe Barratier. En France, les manécanteries, telle la Maîtrise des Petits Chanteurs de la croix de bois, qui connut au cours des décennies 40 et 50 des heures de gloire, semblaient depuis longtemps assez dépassées. Elles ont désormais la cote à l'école. Dans les banlieues multiethniques de l'Hexagone, une jeunesse de toutes couleurs et origines abonnée au langage moitié beur, moitié verlan s'est entichée de polyphonie religieuse ou profane. Qui l'eût cru?

Au-delà de la beauté réelle des chants angéliques des *Choristes* que, grâce au disque, les enfants connaissent par cœur, le contexte du film participe à l'engouement. Ce décor d'école de réforme où des enfants abandonnés, souvent maltraités, trouvent leur rédemption par la grâce du chant, rencontre un écho dans le cœur des enfants. Tous les petits se sentent incompris quand les adultes font la loi.

L'effet *Choristes* a gagné le Québec. Il y a toujours



Odile Tremblay

eu des chorales chez nous comme en France, mais ça explose. Un phénomène assez «out» est devenu «hot». Pour combien de temps? Mystère. Mais profitez-en. Mode pour mode, celle-là est bien jolie.

Du coup, mon penchant pour les chœurs, jugé longtemps suspect par les oracles du bon goût, se voit réhabilité. Le vent a beau souffler dans ma cour, je persiste à trouver les vogues bien frivoles, même quand elles ont bon goût.

Sur mes écouteurs, des voix angéliques entonnent depuis belle lurette des airs profanes ou sacrés, *a capella* ou flanqués d'un accompagnement instrumental. Qu'elle vocalise en italien, en poais, en français ou en anglais, la voix humaine demeure mon instrument préféré. Question de velours, d'émotions véhiculées, extraites sans doute de l'âme, une substance bien mystérieuse dont même le violon, si mélancolique, ne peut reproduire les accents profonds.

En ce moment précis, sur mon ordinateur de bureau, en écrivant ces lignes, j'écoute le *Noël autour du monde* des Petits Chanteurs du Mont-Royal: *Les anges dans nos campagnes*; *O Tannenbaum*; *Dormi, dormi, o bel Bambin!*; etc. Une vingtaine de chants de Noël en huit langues me bercent comme un roulis délicieux en me faisant croire que l'harmonie existe quelque part en ce bas monde.

La Maîtrise des Petits Chanteurs du Mont-Royal aura bientôt 50 ans. Elle en a vu passer des modes et des courants d'indifférence, ce qui ne l'empêche pas de chanter dans la tempête ou l'accalmie.

Le bon côté de ces tendances volatiles, c'est qu'elles ouvrent parfois des portes sur des mondes inédits pour plusieurs, en suscitant des découvertes, peut-être même des vocations. Un tas d'enfants d'ici et d'ailleurs n'auraient jamais tendu l'oreille à ces beaux chants-là, sans *Les Choristes*. Espérons juste qu'ils ne laisseront pas le prochain vent du jour emporter les bouquets de leurs voix comme des feuilles mortes.

Après les Jeux olympiques de Montréal, un tas de petites filles rêvaient de devenir gymnastes sur les traces de Nadia Comaneci et des vocations d'athlètes ont vraiment poussé sur ce terreau-là. Faut pas cracher sur les courants qui passent. Ceux-ci ratissent des passions futures au passage.

Lennui avec les chorales enfantines, c'est que les meilleures et les plus prestigieuses d'entre elles ne

sont destinées qu'aux garçons. Il y a une vraie discrimination là-dedans. En général, derrière les traditions d'origine religieuse se profilent des vieilles structures sexistes difficiles à faire disparaître.

En voyant les chorales pousser dans le sillon du film de Barratier, je me suis dit que la mode rattrapait tôt ou tard nos dadas les plus personnels. Il suffit pour ça de demeurer immobile, de cultiver ses goûts particuliers, à la manière de la montre arrêtée qui indique l'heure juste deux fois par jour.

Le dandy de la Belle Époque Boni de Castellane répondait, il me semble, à qui lui demandait où il trouvait ses étonnants chapeaux: «Je ne les trouve pas, je les garde.»

Parfois, ça irrite de voir la mode rejoindre nos engouements pour danser avec eux quelques petits pas en cadence. Ces piétinements collectifs dans nos terres d'élection sont une forme d'agression intime, mais patience! La cohue ne durera qu'un temps.

De nouvelles recrues, transportées par le vent de la mode, auront rejoint les rangs des amateurs fervents d'une forme d'art. Alors, plutôt que d'apercevoir surtout des têtes blanches aux spectacles des Petits Chanteurs dans une église ou ailleurs, on rencontrera aussi de nouvelles jeunes recrues laissées sur notre plage par la dernière marée.

otremblay@ledevoir

THRILLER

Judas, le bien-aimé

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

La tranquille petite ville de Pre-toria, dans le New Jersey, est secouée depuis quelques mois par une série de meurtres commis par un récidiviste faisant preuve d'une rare cruauté. Après avoir violé, tailladé et torturé ses victimes, il les éviscère puis les recoud. Chaque fois, il laisse sur leur cadavre un signe distinctif, une signature qui s'apparente à un Π (pi) souligné.

Défiant la police, le meurtrier, Vincent Tindo, un brillant et riche informaticien mais surtout un prodige sans pareil dans l'art de filer sans laisser de traces, attire dans un guet-apens l'inspecteur John Matthews, du FBI, profilier spécialiste des *serial killers*. Question de corser la traque et de s'amuser un peu au jeu du chat et de la souris, il se dévoile juste assez pour que Matthews soit en mesure de le reconnaître, sans toutefois lui donner les preuves nécessaires pour le coffrer. L'affaire, déjà pas simple, prend un tournant personnel quand le tueur s'en prend à l'ex-femme de Matthews, ce qui oblige le FBI à le laisser sur la touche.

Au bout de quelques semaines, un collègue le rappelle en extrémis; Tindo menace de tuer la fille et la femme dudit collègue si l'inspecteur Matthews ne reprend pas du service. Notre tueur sait ce qu'il veut et il entend montrer que c'est lui qui tire les ficelles. Le récit, jusqu'alors essentiellement policier, verse dès lors dans le fantastique religieux, où se côtoient allègrement l'apocalyp-tique et l'antéchristique sur fond de Deep South américain.

Cette énigme histoire de tueur récidiviste n'est pas sans son lot de clichés (un tueur démentiellement intelligent qui s'amuse à défier les flics, des extraits de musique *heavy metal* satanique, etc.), d'intrusances (des policiers d'expérience qui traquent un mec dans un resto mais

oublie de surveiller la porte arrière, une trame temporelle confuse) et de lieux communs (le combat entre les forces du Bien et du Mal au cœur de l'Amérique profonde), qui sont autant de pièges inhérents à un premier roman. Et les deux auteurs ne parviennent pas à s'extirper suffisamment de leurs modèles — ça hume indéniablement les Stephen King, Dean Koons, Angel Heart et autres *X-Files* — pour cheminer dans leur voie, leur style propre. Les personnages et l'intrigue sont par trop «paroxystiques» pour que tout ça soit crédible; tout est, dans cette histoire, truffé de superlatifs au point d'en devenir banal. A trop vouloir en mettre, il arrive qu'on gâche la sauce.

Un talent de conteur

Nonobstant ces «péchés de jeunesse», qu'une bonne direction littéraire corrigerait assez facilement — on aimerait savoir pourquoi le duo a choisi cet éditeur qui n'a pas de collection de littérature de genre et qui n'est pas reconnu dans ce domaine, sinon pour quelques rares auteurs en traduction — force est de constater que ces deux Québécois ont un certain talent de conteur et qu'ils parviennent à instaurer et à maintenir un climat, une tension et un rythme efficaces. On se demande aussi pourquoi l'éditeur a tablé sur un premier roman pour sa rentrée littéraire de l'automne, créant par le fait même des attentes démesurées et une pression inutile qui risquent de tuer dans l'œuf des auteurs qui ont besoin d'espace et de temps pour trouver leur créneau. Du potentiel, certes, mais encore trop vert et mal aiguillonné. Bon joueur, on attendra la suite pour juger.

ÉVANGILE DE JUDAS

Robert Leroux et Patrice Lavallée
Laffont
Paris, 2004, 308 pages

Terrorisme international au Canada?

BRIAN MYLES

Le Canada est devenu le complice officieux du terrorisme international, le pays de ralliement de toutes les grandes organisations extrémistes, dont al-Qaïda, les Tigres tamouls et le Hezbollah. Les fous de dieu y sont libres de planifier leurs sombres complots assassins en raison du laxisme des policiers et de l'indifférence des politiciens.

Scénario apocalyptique pour un film d'anticipation de série B, à l'affiche pour un maigre week-end pendant les Fêtes? Que non! C'est la thèse avancée de la plus sérieusement du monde par l'auteur et journaliste d'enquête Stewart Bell dans *Terreur froide*, un ouvrage traduit de l'anglais à l'automne aux Éditions de l'Homme.

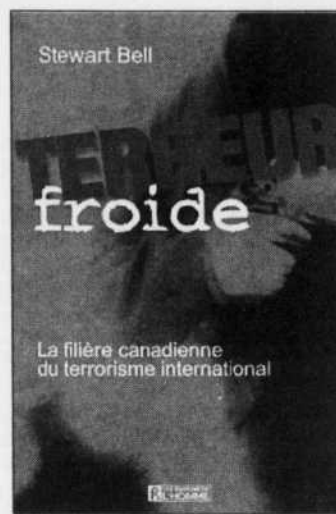
Bell, reporter au *National Post*, assure la couverture des affaires de sécurité nationale depuis 1998. Son ouvrage est basé sur des documents (confidentiels et non classifiés) du Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) et autres agences d'espionnage dans le monde, des transcriptions judiciaires de causes célèbres, des articles de presse et sa propre expérience sur le terrain dans une vingtaine de pays, dont l'Afghanistan, le Pakistan, l'Inde, Israël et le Liban. L'homme présente de crédibles états de service; des extraits de

son livre ont même fait l'objet d'une publication dans l'édition canadienne du non moins crédible magazine *Time*. Les faits qu'il rapporte sont justes, pour autant que l'auteur de ces lignes ait pu les vérifier. Il ne crie pas au complot, ce qui le distingue en se sens des prophètes de la machination à la Thierry Messan.

Bell offre seulement une analyse alarmiste de faits et gestes commis par une poignée de terroristes bien réels, qui ont «opéré» à partir du Canada, à commencer par Ahmed Ressam, arrêté à Seattle en possession de fortes quantités d'explosifs à quelques jours du passage à l'an 2000, ou encore Fatch Kamel, un vétéran de la guerre d'Afghanistan et membre du Groupe islamiste armé (GIA), emprisonné en France.

Des mots forts

Selon Bell, les terroristes ne s'installent pas au Canada par hasard, et leurs actes ne sont pas l'expression d'un fanatisme isolé. Les grandes organisations terroristes choisissent le Canada comme base opérationnelle. Avec ce livre, il dénonce «l'indolence de nos dirigeants politiques, qui n'ont rien fait pour stopper cette invasion». Les mots sont forts, et ils le resteront tout au long de l'ouvrage. Al-Qaïda «a fait du Canada son quartier général». Les politiciens boudent l'information acheminée par



leurs services de renseignement, forçant ces agences à mener deux guerres: l'une contre le terrorisme, l'autre contre les politiciens qui nient l'existence du problème pour éviter un resserrement de la sécurité aux frontières et les entraves au libre-échange qui en découleraient. Le Canada est «le tremplin» des organisations terroristes, une base à partir de laquelle ils peuvent disséminer la terreur dans le monde entier.

Un début d'explication est four-ni dans un rapport de la GRC cité en conclusion: 17 % de la population canadienne est d'origine étrangère, contre 9 % aux États-Unis, fai-

sant en sorte que «le Canada est plus vulnérable [au recrutement terroriste] que d'autres nations développées». Il ne vaut pas la peine de rappeler que les 19 auteurs 2001 sont entrés aux États-Unis légalement, sans passer par le Canada, pas plus qu'il est pertinent de souligner qu'aucune machination infernale n'a été éevenue au pays depuis l'arrestation de Ressam. Ce serait de la mauvaise foi.

Terreur froide aborde pourtant des questions essentielles sur l'attitude désinvolte du Canada en certaines matières. Comment se fait-il que les Tigres tamouls peuvent encore recueillir des fonds au pays alors que l'organisation a orchestré de nombreux attentats meurtriers en Inde? Comment le ministère de l'Immigration et de la Citoyenneté a-t-il pu perdre complètement la trace de demandeurs du statut de réfugié algériens comme Ressam? Bell n'y répond guère, se contentant de crier au loup. Il ne pourrait y avoir meilleure transposition littéraire du son strident d'une sonnerie d'alarme que *Terreur froide*.

Le Devoir

TERREUR FROIDE

Stewart Bell
Éditions de l'Homme
Montréal, 2004, 332 pages

VITRINE DU DISQUE

Souvenirs de Lanaudière

CHOPIN

Les Quatre Scherzos. Impromptus n° 1 à 3. Yundi Li (piano). Deutsche Gramophon 474 5162.

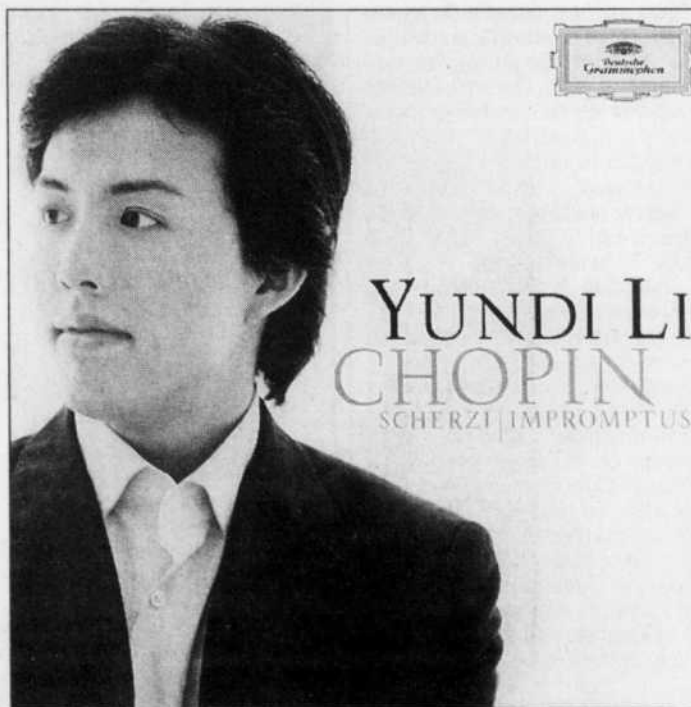
On retrouve ici Yundi Li dans une partie du programme de son concert de l'été 2004 à Lanaudière: les Scherzos de Chopin. L'écoute domestique en est infiniment plus reposante, puisque le concert du jeune pianiste chinois, vainqueur du Concours Chopin en 2000, avait été fortement perturbé par la pluie. Le disque confirme que Yundi Li ne doit pas être confondu avec son compatriote Lang Lang. Autant chez ce dernier tout est fabriqué, autant Yundi Li intéresse, voire captive, par sa quête du mouvement et sa conscience sonore. Son jeu est très physique, un physique qui met en œuvre l'ensemble du corps: on l'a vu à Lanaudière et on le sent parfaitement dans le poids des déchainements du 2^e Scherzo. Yundi Li ne «tape» donc pas; par rapport à son piano, il est en quelque sorte un «extracteur de sonorités». Si évidemment il se serait stupide d'oublier les anciennes gravures des Scherzos, et surtout celle, chez le même éditeur, d'Ivo Pogorelich, il faut reconnaître à Yundi Li le mérite de s'ancre positivement, grâce aussi à la finesse de ses nuances, à sa concentration et à la fluidité de son jeu, dans le paysage discographique international.

Christophe Huss

BEETHOVEN

Triple Concerto. Fantaisie chorale. Rondo en si bémol pour piano et orchestre. Pierre-Laurent Aimard (piano), Thomas Zehetmair (violin), Clemens Hagen (violoncelle), Chœur Arnold Schoenberg, Orchestre de chambre d'Europe, direction. Nikolaus Harnoncourt. Warner 2564 606002.

C'est dans les vieux chaudrons qu'on fait les meilleures soupes. La



nouvelle équipe classique reconstituée par Warner (Rachlin, Hope, Beaux-Arts Trio, Oramo, Luganski) n'a jusqu'à présent guère témoigné de l'aura et de la prestance de l'ancienne. Aussi est-on heureux de constater que le nouveau contrat d'exclusivité de Nikolaus Harnoncourt avec BMG ne semble couvrir que ses prestations avec le Philharmonique et le Concertus Musicus de Vienne. Ceci nous vaut de trouver chez Warner cet excellent disque Beethoven, complémentaire de ceux déjà enregistrés par le chef autrichien.

Harnoncourt et ses solistes sont bien avisés de s'écarter de la joute instrumentale que l'on a trop souvent entendue dans le Triple Concerto. Ils établissent un dialogue doublement chambriste: celui du trio en tant que tel et celui du trio face à un orchestre très finement dirigé. C'est très exactement ce que le grand Kurt Sanderling faisait dans le Double concerto de Brahms, ce dont le disque

n'a hélas jamais témoigné. Les petits bémols sont assez habituels, avec cette petite tendance à la coquetterie dans le Beethoven d'Harnoncourt (cf. Finale), réserve très mineure face à la véritable et juste lecture de la partition. La Fantaisie chorale est très présente, vocalement luxueuse, mais sans l'élan et l'état de grâce absolu de la version Kissin-Abbado un soir de 31 décembre à Berlin (DG). On y retrouve le piano un peu sec et court d'Aimard tel qu'on l'avait entendu cet été à Lanaudière.

C. H.

POP

THE CAPITOL ALBUMS
VOL. 1
The Beatles
Capitol (EMI)

Le débat fait rage, comme on dit chez les dentistes. La critique à la dent dure et même les

fans ont la molaire branlante. Qu'est-ce donc que cet objet? Rien d'autre qu'un mariage audionumérique des quatre premiers albums des p'tits gars de Liverpool, tels que parus en Amérique du Nord à l'enseigne de Capitol. En versions mono et stéréo.

Pourquoi s'en formaliser? Parce que c'étaient des disques bâtarde. Pour faire plus de sous, Capitol avait eu l'idée croche de redistribuer le contenu fort généreux des albums conçus par les Beatles et leur réalisateur George Martin: on retrancha quatre chansons ici, deux là, on ajouta les faces A et B des 45 tours (absents par principe des albums originaux) et hop! On fit quatre disques avec deux. La tar-tre était la même, mais avec plus de pointes. Pire, on bidouilla du faux stéréo (doublement de la source mono avec délai) quand les mixages stéréo n'étaient pas disponibles: c'est pourquoi les versions «américaines» d'*I Feel Fine* et *She's a Woman*, par exemple, sont noyées d'écho.

Quand vint au milieu des années 80 l'ère du CD, les Beatles et Martin rectifièrent: même catalogue partout, mono partout pour les premiers albums. Depuis, on grogne chez les Ricains: et nos albums à nous? Les voilà, reproduits à l'identique et insérés dans un boîtier pas beau, assorti d'un livret maigre en infos. A prix prohibitif. A rejeter? Ça dépend. Demandez à un fortuné qui a le coffret de jouer à la suite les versions mono et stéréo des *Things We Said Today*, *Tell Me Why* et autres *Not A Second Time*. J'en témoigne: c'est le jour et la nuit. Les mixages stéréo sont fabuleux, tellement ils vous enveloppent et vous remplissent les oreilles. Certes, par fidélité à l'intention des Beatles, les versions mono devraient primer. M'en fous, c'est trop riche en stéréo.

Sylvain Cormier

ANTONIO D'ALFONSO

LEMEAC

Un vendredi du mois d'août

Antonio D'Alfonso est à la tête des Éditions Guernica à Toronto. Peut-être est-ce grâce à cet éloignement du Québec que D'Alfonso parle si bien de la métropole provinciale? Son roman *Un vendredi du mois d'août* fait la navette entre Montréal et Toronto, et il arrive à tirer une essence particulière des deux villes. Une saveur sans réelle amertume, à mi-chemin entre l'extase et la mélancolie.

de Stéphanie Despatie

45141 374-5558 lemeac@lemeac.com

Culture

MÉDIAS

Hommage à l'oiseau de nuit

La radio de Radio-Canada consacre une émission de quatre heures à ce fou génial de Guy Maufette

PAUL CAUCHON

Quatre heures autour de, et avec, Guy Maufette. Au lendemain de Noël, dimanche le 26 en après-midi, la radio de Radio-Canada offre un cadeau riche à ses auditeurs. Quatre heures avec un magicien du micro, comédien, poète, réalisateur, animateur, un hommage à la hauteur d'un homme qui a profondément marqué la radio, et dont la douce folie poétique a ravi les auditeurs pendant des années.

L'hommage n'est pas biographique: après tout, Guy Maufette est vivant, à près de 90 ans, mais il n'a pas participé directement à cette émission spéciale. Il ne s'agissait donc pas de raconter son parcours, avec toutes les dates et les titres des productions auxquelles il a participé. Il s'agit plutôt d'une promenade autour de son œuvre et de son influence.

Pour l'occasion, Joël Le Bigot a rassemblé récemment dans un studio, pendant deux heures, les deux premières heures de cette émission spéciale, quelques amis de Guy Maufette comme Françoise Faucher, Huguette Oligny, Alain Stanké, Gilles Pelletier et Solange Lévesque, qui racontent des anecdotes, soutenus par le piano de Jean Marchand. Et le fils de Guy Maufette, Loui, est également présent pour lire des textes de son père, le tout entrecoupé d'extraits d'archives. C'est à la fois tendre, drôle, émouvant, éparpillé, improvisé et structuré, à l'image du *Cabaret du soir qui penche*, l'émission phare que Maufette a animé pendant des années.

Tous racontent à quel point Guy Maufette est un homme hors normes, qui échappe aux catégorisations. D'abord comédien dans les années 30, il devient rapidement réalisateur de radio à la toute jeune Radio-Canada des années 30, où il réalise en 1939 l'ancêtre de tous les radioromans, et donc des téléromans actuels. *Un homme et son péché*, inventant un univers sonore pour faire vivre, pour la première fois, un roman à la radio. On n'en finirait plus d'énumérer ses trouvailles sonores, comme celle de faire résonner la voix de François Bertrand dans un piano à queue pour lui donner plus de profondeur!

Comme directeur de comédiens, il pouvait être très surprenant. «Il dirigeait les comédiens de façon impressionnante», raconte Françoise Faucher: «C'est bien, disait-il, mais pouvez-vous le refaire en mauve?» Poète et conteur, il avait la passion des mots et transformait la vie quotidienne avec ses enfants en une suite d'émerveillements poétiques, comme le raconte son fils Loui.

Fantaisie et pirouettes

L'émission aborde aussi sa longue carrière comme comé-



Guy Maufette était un homme hors normes, qui échappait aux catégorisations.

dien, son rôle comme défenseur de la chanson française et québécoise, et comme découvreur de talents, sa découverte la plus impressionnante étant probablement celle de Félix Leclerc.

Alain Stanké, qui l'accompagne régulièrement dans ses promenades, prend soin ces temps-ci de noter dans un carnet ce qu'il lui raconte. Dans cette émission spéciale, Stanké fait lecture de quelques-unes des réflexions improvisées de Guy Maufette. Dont celle-ci: «Tu sais, ce qui est triste à mon âge, c'est que parfois, j'oublie ce dont je ne me souviens plus.»

Solange Lévesque, journaliste collaboratrice au *Devoir* qui a travaillé avec Guy Maufette, raconte comment Maufette préparait ses émissions, et elle propose aux auditeurs un document sonore rare: un matin, Guy Maufette était de passage à Radio-Canada par hasard, et l'animateur d'une émission, *Le Comptoir du disque*, était absent. L'équipe est prise de court, on demande à Maufette s'il ne pourrait pas remplacer temporairement l'animateur. Guy Maufette s'exécute, prend le micro, et se lance dans une étonnante improvisation, fredonnant des airs de chansons, racontant ce qui lui passe par la tête sans perdre le fil de son histoire, s'en tirant par l'humour, la fantaisie et les pirouettes langagières qui faisaient sa marque.

La troisième heure de cette émission spéciale est la reprise d'une entrevue d'une heure accordée par Guy Maufette à Robert Blondin en 1986. Le terme «entrevue» n'est pas exact: l'émission consiste plutôt en

une suite de commentaires personnels, de mots d'esprit et de réflexions poétiques autour d'extraits d'archives. À Blondin, Guy Maufette avoue avec candeur «avoir toujours souffert de ne pas être pris au sérieux». «Toute ma vie mon moteur a été la timidité, l'angoisse, la peur, ajoute-t-il. C'est ce qui m'a donné des ailes.» Robert Blondin lui demande s'il joue d'un instrument de musique. «De la parlotte», répond Maufette. «J'étais un caricaturiste verbal.»

La quatrième heure de l'émission consiste en un montage d'extraits de différentes émissions présentées par Guy Maufette, principalement *Le cabaret du soir qui penche*, *Les samedis de l'oiseau de nuit* et *Le retour de l'oiseau de nuit*.

Le Devoir

L'OISEAU DE NUIT: HOMMAGE À GUY MAUFETTE

Dimanche le 26 décembre de 14h à 18h. Première chaîne radio de Radio-Canada

MUSIQUE CLASSIQUE

Histoires de Nativité

CHRISTOPHE HUSS

Weinachtshistorie, l'«Histoire de la Nativité» est le titre du plus intéressant disque de musique classique de Noël paru en 2004. C'est le chef allemand Konrad Junghänel qui nous révèle cette œuvre de Johann Rosenmüller (1619-84). La parution est originale et révélatrice puisque la partition, redécouverte en 1999 à Berlin, était une sorte de chaînon manquant dans l'évolution de la musique sacrée dans l'Allemagne du XVII^e siècle.

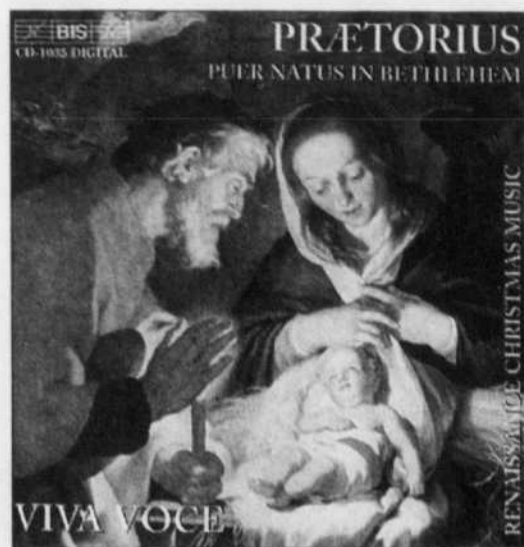
Des générations précédant Johann Rosenmüller se détache le nom de Michael Praetorius (1571-1621). Le nom de Praetorius est très largement connu, aujourd'hui encore, dans les pays germaniques, car il est l'auteur d'un célèbre chant de Noël, *Es ist ein Ros entsprungen* (Une rose a éclos). Praetorius, fils de pasteur, est un grand nom de la musique sacrée au tournant du XVII^e siècle. Il est celui qui expose l'austère musique luthérienne aux influences de l'Italie «afin que, partout dans notre patrie, la Germanie, la musique noble devienne de plus en plus florissante et parvienne à un niveau d'épanouissement et d'assimilation maximal». C'est Praetorius qui fusionne la tradition du choral protestant et le style concertant italien.

Comme la peinture, comme l'architecture, la musique peut alors s'ouvrir à l'exubérance, aux affects et aux contrastes. Les instruments se mêlent aux voix et Praetorius utilise cette richesse pour célébrer la joie de la Nativité. Sa forme de prédilection est le motet ou le «concerto choral», voire, selon sa dénomination, des «concerts solennels de paix et de joie» en marge desquels il laisse d'importants traités. La musique de Praetorius est bien documentée au disque.

Rosenmüller poursuit la voie ouverte par Praetorius. Lui aussi est tenté par l'Italie et son séjour, au cours de l'hiver 1645-46, l'encourage à apporter encore plus de couleurs. L'idée de Rosenmüller dans l'œuvre enregistrée par Junghänel a été de mettre en musique non pas un choral luthérien, mais le second chapitre de l'Évangile selon Saint-Luc, avec un soliste ténor incarnant l'évangéliste, une soprano incarnant l'ange et un chœur incarnant la foule. Si la durée est brève (8 minutes), la forme ouvre la voie à des développements intéressants, ne serait-ce que par la présence d'un évangéliste.

En effet il était communément admis qu'au milieu du XVII^e siècle, en 1660, Heinrich Schütz avait inventé un nouveau type de récit musical. Sa *Geburth Christi, in stilo recitativo* fut en fait le fondement d'un «work in progress» qui aboutit en 1664 au chef-d'œuvre d'un compositeur de 79 ans: l'oratorio *Historia der freuden- und gnadenreichen Geburt Gottes und Marien Sohnes, Jesus Christi*, en bref, *l'Histoire de la Nativité*. Schütz ne connaît pas le travail de Rosenmüller, puisqu'il écrit en préface de son *Historia* qu'aucune œuvre semblable n'a été publiée en Allemagne auparavant.

Schütz et Rosenmüller exploitent tout ce que la polyphonie italienne a pu apporter à la musique sacrée allemande et développent un langage plus évolué dans le traitement du verbe et de sa représentation musicale. C'est là évidemment un chemin qui mène directement à Bach. *L'Histoire de la Nativité* de Schütz est le premier exemple développé d'oratorio autour du thème de la Nativité. Il s'articule, autour du récit de l'évangéliste, en huit intermèdes à l'instrumentation développée faisant intervenir des anges, des bergers, des grands prêtres et même Hérode. Ces interventions rythment une action encadrée par deux chœurs (le premier a, hélas, été perdu). La *Wei-*



nachtshistorie de Schütz vient de recevoir, chez Zig Zag Territoires (distribution SRI) une nouvelle interprétation par l'ensemble Akadèmia, merveilleuse sur le plan vocal, mais fade instrumentalement, qui ne remet pas en cause la suprématie de gravures antérieures, telle celle de Paul McCreech chez Archiv.

Il restera aux compositeurs du XVIII^e siècle à travailler sur ce terreau. Ils introduiront le piétisme et chercheront à dépeindre le sentiment du chrétien par rapport à l'histoire qui leur est narrée. Pour ceux qui cherchent un répertoire de cette époque, une autre parution récente, un «Oratorio de Noël» (en fait un cycle de trois cantates pour les trois jours de Noël) composé en 1728 par Heinrich Stölzel, représente le meilleur choix. Mais c'est évidemment Bach qui en tirera le meilleur parti, mêlant les inventions de Schütz et les préoccupations de son siècle dans son *Oratorio de Noël*. Cela, c'est évidemment une autre histoire.

À écouter

Praetorius: *Musiques de Noël* par le Hassler Consort (MDG), l'ensemble Viva Voce (BIS) ou, plus opulent, Musica Fiata et la Capella Ducale (Sony). Rosenmüller: *Histoire de la Nativité*. Junghänel (HM). Schütz: *Histoire de la Nativité*. René Jacobs (Harmonia Mundi) ou «Vêpres de Noël» par Paul McCreech (Archiv). Stölzel: *Oratorio de Noël* par la Handel's Company (MDG).

LE THÉÂTRE DE QUARTIER ET LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI PRÉSENTENT

Les petits orteils

Un texte de Louis-Dominique Lavigne
Mise en scène de Lise Gionet

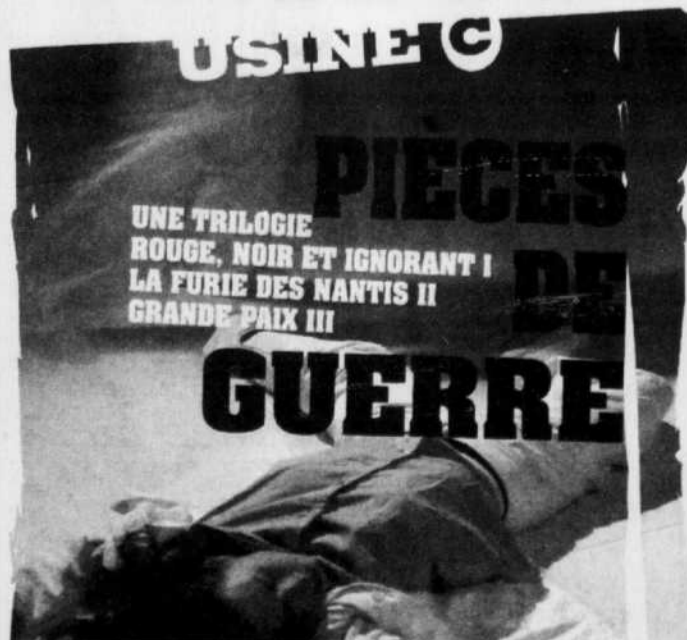
Jusqu'au 30 décembre 2004 à 13h et 15h

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, SAINT-DENIS, MONTRÉAL
INFOS. ET BILLETTERIE : (514) 282-3900

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR 99.2
Québec

POUR LES ENFANTS DE 4 À 8 ANS

DU 18 AU 30 JANVIER 2005



UNE TRILOGIE
ROUGE, NOIR ET IGNORANT I
LA FURIE DES NANTIS II
GRANDE PAIX III

D'EDWARD BOND
MISE EN SCÈNE : ARMAND DELADOËY

UNE PRODUCTION DU CROCHET À NUAGES ET DE L'USINE C
EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE.

(514) 521-4493 • ADMISSION (514) 790-1245 • WWW.USINE-C.COM

DU 2 AU 12 FÉVRIER 2005



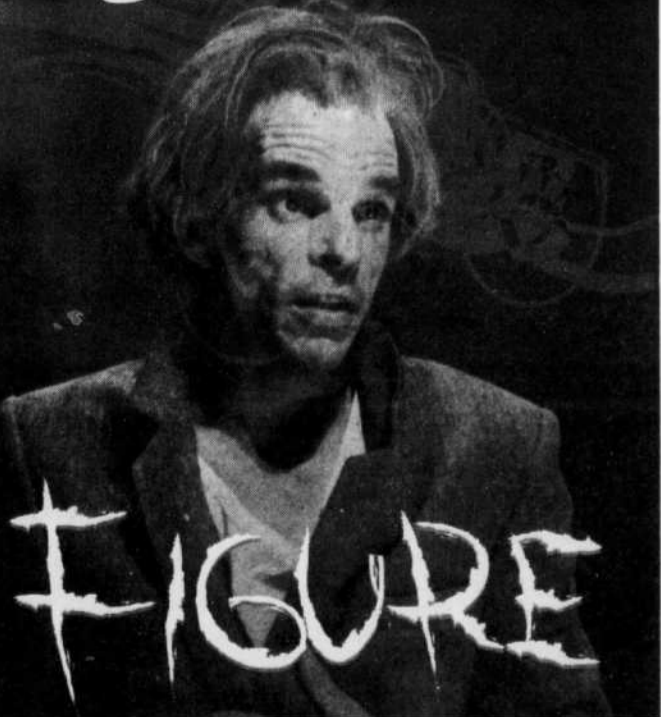
"C'EST UN VÉRITABLE BIJOU QUE NOUS
PROPOSE LA PROMENADE".

DE ROBERT WALSER
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE :
JEAN-MARIE PAPAPIETRO
AVEC PAUL SAVOIE ET ROCH AUBERT

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE FORTUNE

DU 6 AU 15 JANVIER 2005

USINE C



"FIGURE, VÉRITABLE GIFLE THÉÂTRALE
DU TRIO CHARRAS, HEMLEB, LAVANT".

DE PIERRE CHARRAS
MISE EN SCÈNE : LUKAS HEMLEB
AVEC DENIS LAVANT ET VALÉRY VOLF

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

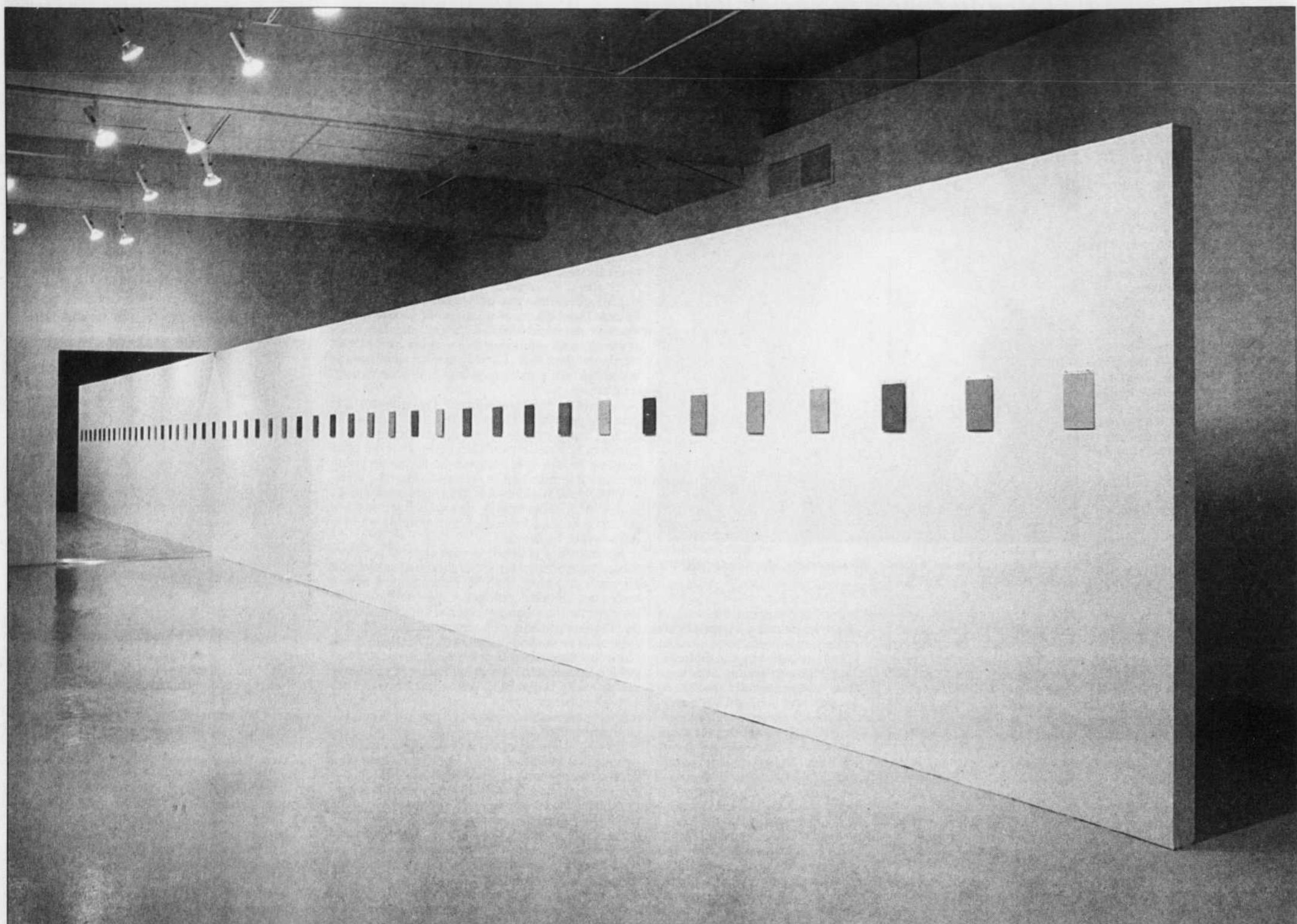
GazMétro
la vie en bleu

(514) 521-4493 • ADMISSION (514) 790 1245 • WWW.USINE-C.COM

USINE C

gesu' Centre de l'Église
 Bienvenue à tous dans l'église du Gesù
VENDREDI 24 DÉCEMBRE
 21h30 : pour le concert de « la chorale du Gesù »
 22h : messe de Noël présidée par P. Daniel LeBlond, s.j (provincial des Jésuites)
 1200, rue de Bleury, Montréal.

DE VISU



Les objets-tableaux de Pellerin ne sont jamais présentés aléatoirement: ils sont arrimés avec soin à leurs murs respectifs, comme s'ils en étaient le prolongement naturel.

SOURCE MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

La constance récompensée

LA COULEUR D'OZIAS LEDUC

Guy Pellerin
 Musée d'art de Joliette
 145, rue Wilfrid-Corbeil
 Se poursuit jusqu'au 27 février 2005

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'attribution du prix Ozias-Leduc à Guy Pellerin tombe à point nommé. C'était même un peu écrit dans le ciel puisque, comme le souligne Johanne Lamoureux, la présiden-

te du jury, dans son bel éloge du lauréat: «*En décernant ce prix prestigieux à Guy Pellerin, les membres du jury saluent avant tout une production à la fois rigoureuse, voire par certains aspects ascétique, mais pourtant remarquablement séduisante et qui se déploie sur 25 ans déjà.*»

Bien que le prix Ozias-Leduc soit décerné au lauréat de cette année pour l'ensemble de son œuvre, il est impossible de ne pas souligner que Guy Pellerin est un des rares artistes contemporains à s'être aussi ouvertement intéressé au maître de Saint-Hilaire dont le Prix des arts plastiques de la Fondation Emile-Nelligan honore la mémoire. Dès 1994, dans la série des *Portraits*, Pellerin consacrait une des œuvres de sa généalogie artistique à la figure d'Ozias Leduc. En 2001, il a participé à la restauration des toiles d'Ozias Leduc à la cathédrale Saint-Charles-Borromée et c'est de cette rencontre qu'est issue l'exposition intitulée *La Couleur d'Ozias Leduc* et signée par le grand spécialiste de l'œuvre d'Ozias Leduc, l'historien d'art Laurier Lacroix.

En regard du contexte dans lequel ce prix si convoité fut attribué, on en vient presque à penser qu'il était en quelque sorte prédestiné à Guy Pellerin, qu'il lui revenait en toute légitimité. Mais encore fallait-il que le fruit de cette rencontre entre Pellerin et Leduc soit concluant.

L'œuvre de Guy Pellerin est difficile à classer et à catégoriser pour les historiens et les théoriciens de l'art. S'agit-il de peinture monochrome? Pas vraiment. D'installation *in situ*? Il est vrai qu'il y a un peu de cela puisque

l'évocation de lieux spécifiques joue un rôle de plus en plus important dans son travail. D'objets concrets ou d'assemblages? Oui

et non. Il désigne lui-même ses pièces par le terme composite d'*«objets-tableaux»*, ce qui nous donne un bon indice du malin plaisir qu'il prend à cultiver les paradoxes et à se loger dans les entre-deux. Mais, fait remarquable, les objets-tableaux de Pellerin ne sont jamais présentés aléatoirement: ils sont arrimés avec soin à leurs murs respectifs, comme s'ils en étaient le prolongement naturel. Et ils donnent presque toujours l'impression d'occuper un point précisément déterminé dans l'espace d'exposition, comme si ces objets-tableaux ne pouvaient pas être placés ailleurs que là, ce qui présuppose une solide intuition des espaces que l'artiste investit. Et même si le format des champs colorés qui recouvrent la surface de ses objets reste relativement restreint, leur multiplication phagocyte la totalité de l'espace disponible.

Les apparents dispositifs de fixation, quant à eux, sans être tout à fait recherchés, sont néanmoins fort élaborés. De telle sorte qu'à chaque nouvelle production, l'élément qui lie le tableau à l'objet forme un trait

d'union et de transition entre l'espace de représentation dépourvu de figures et l'objectivité appuyée du support. Voilà résumés en quelques mots les principaux paramètres avec lesquels Guy Pellerin compose pour créer ses petites et grandes installations.

Une œuvre irréductible

À première vue, quand on s'approche d'une œuvre de Guy Pellerin, on a l'impression qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un travail de peintre minimaliste qui tend vers la réduction et qui vise à atteindre l'essentiel des choses — le substrat complexe de la couleur propre à un ensemble iconographique spécifique, comme c'est le cas ici avec la référence aux œuvres d'Ozias Leduc. Mais force est de constater que ce n'est jamais que ça, que son œuvre est irréductible à un genre ou à une tendance artistique. Il y a toujours dans ce travail, au-delà de ce que l'on parvient à reconnaître et à déchiffrer, une accumulation de façons de faire les choses aussi sensibles qu'innovantes. Et c'est sans aucun doute dans le cumul patient et constant de ces petits gestes et autres attentions soutenues dans le processus de conception et de production que réside en partie

la singularité de cette œuvre aux nombreuses ramifications.

L'installation intitulée *N° 356 — cathédrale Saint-Charles-Borromée*, Joliette est issue d'une rencontre entre les deux artistes, dit-on dans la littérature qui accompagne l'exposition. Pourtant, on peut interpréter l'installation du Musée de Joliette comme l'aboutissement logique d'une fréquentation intime, voire presque visuelle, de l'œuvre d'Ozias Leduc. Lorsque l'artiste avait travaillé à la restauration des œuvres de Leduc en collaboration avec la firme Legris Conservation, il s'était penché sur bien des aspects de ces œuvres, sans toutefois avoir l'occasion de s'attarder plus avant sur leurs qualités chromatiques: «*Au cours de ces travaux, Pellerin dit avoir été sollicité moins par la couleur que par d'autres aspects du travail de Leduc: la variété des choix iconographiques, la construction des supports faits de bouts de toile marouflés, l'application de la préparation et de la couche picturale. Le projet d'exposition lui offrait la possibilité de se rapprocher de ces tableaux, en se laissant envahir par les couleurs de Leduc, par leurs qualités et leurs propriétés.*» écrit Laurier Lacroix dans le catalogue de l'exposition. Comme un miroir tendu à Leduc, Guy Pellerin a construit un long et imposant mur qui traverse d'un bout à l'autre les deux grandes salles réservées aux expositions temporaires du Musée de Joliette. La cloison est légèrement orientée vers la cathédrale située de l'autre côté de la rue, comme pour pointer, mais sans insistance aucune, la direction où se trouve la référence de son travail de réflexion sur la couleur de Leduc, et indiquer par la même occasion le lieu où se tient l'interlocuteur avec lequel son œuvre dialogue.

Depuis les tout débuts de sa carrière, Guy Pellerin s'est toujours comporté en clinicien de la

couleur. C'est donc à partir de photographies qu'il a produit avec méthode un nuancier de 48 planches aux couleurs subtilement variées. Reprenant son procédé habituel, Pellerin applique couche après couche sur de modestes rectangles de papier des lavis de couleur. Pendant chaque application il s'arrête soigneusement à la bordure supérieure, et c'est le long de cette fragile frontière que l'on peut apercevoir les légers dépassements qui permettent au spectateur de deviner la riche polychromie que recèlent les surfaces peintes. Ce qui fait que, pris individuellement, chaque tableautin émet sa propre vibration et suscite des affects particuliers, affects qui varient selon les imaginaires du «*sujet percevant*».

On dit dans le communiqué que «*le sujet religieux disparaît au profit de la seule expérience plastique*». Je ne partage pas tout à fait cette perception profane du projet. Lorsque l'on contemple séparément chaque objet-tableau et que l'on passe de l'un à l'autre, on peut en effet constater que la purge religieuse fonctionne assez bien. En contrepartie, dès que l'on se tient à distance et que l'on jette un regard d'ensemble sur les 48 planches, l'agencement de couleurs qui résulte du processus hautement électif opéré par Pellerin conserve un petit quelque chose de l'esprit religieux qui habite l'ensemble iconographique de référence. Cela tient essentiellement au fait qu'on ne peut pas ne pas voir, dans le bleu, le vert et le rouge clairs qui se détachent nettement des coloris ocres et terreux qui dominent le tout, une référence explicite et immédiate aux fresques de Raphaël dont s'inspirait abondamment Leduc. Une lecture de l'œuvre qui ferait abstraction de ces réminiscences spirituelles se priverait d'une dimension pourtant bel et bien présente.

En 2001, Pellerin a participé à la restauration des toiles d'Ozias Leduc à la cathédrale Saint-Charles-Borromée et c'est de cette rencontre qu'est issue l'exposition intitulée *La Couleur d'Ozias Leduc*



Roberto Pellegriuzzi Photographies

du 24 novembre - 24 décembre 2004
 prolongation jusqu'au 10 janvier 2005

Thérèse Dion Art Contemporain
 372 ouest, rue Sainte-Catherine, suite 527, Montréal, Québec, Canada H3B 1A2
 Tél. : 514-398-9204 Site web : www.theresedion.com

Jusqu'au 23 janvier

Les Enfants et la magie de l'art naïf

Robert CAUCHON, Luc GUÉRARD,
 Yves du POIRIER, Claire LABONTÉ,
 Arthur VILLENEUVE et une sélection
 d'œuvres du Musée de Charlevoix.

Commissaire : Madeleine Therrien,
 assistée de Julie Jalbert.

Visites commentées pour la famille :
 les lundi 27,
 mardi 28 et
 mercredi 29 décembre,
 à 13 h 30.
 L'entrée est libre.
 Heures de visite
 Du mardi au dimanche,
 de 13 h à 17 h.
 Le vendredi,
 de 9 h à 12 h
 et de 13 h à 20 h.
 L'entrée est libre.

Jobac, de Rosario Gauthier,
 Collection Riverin, Musée de Charlevoix

Une présentation du
 Musée des Enfants de Laval

Salle
ALFRED-PELLERIN

MAISON DES ARTS DE LAVAL
 1395, boulevard de la Concorde Ouest
 Renseignements : (450) 662-4440
 www.ville.laval.qc.ca

LAVAL
 Musée des Enfants

RENÉ DEROUIN

«Hiver noir»

GÉRARD TREMBLAY

«Œuvres sur papier» 1948-1992

Dernière journée ce vendredi, fermeture à 17 h.
 De retour le 11 janvier

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-893-9165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

THEATRE OUTAQUANT
1248, rue Bernard Ouest
(514) 495-9944
www.theatreoutaquant.ca

LES AIMANTS D'Yves Pelletier
Canada/Québec, 2004, 91 min. (G)
Lundi 27 décembre 19 h 30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Un sundae dégoulinant

THE PHANTOM OF THE OPERA

Réalisation: Joel Schumacher. Scénario: Andrew Lloyd Webber et Joel Schumacher. Avec Gerard Butler, Emmy Rossum, Patrick Wilson, Miranda Richardson et Minnie Driver. Musique: Andrew Lloyd Webber. Compositions lyriques: Charles Hart et Richard Stilgoe. Image: John Mathieson.

ODILE TREMBLAY

Né en 1911 sous la plume de Gaston Leroux et ayant inspiré maintes adaptations cinéma et télé au fil des ans, le fantôme musicien et ses mésaventures sont surtout connues du public d'aujourd'hui grâce à la comédie musicale portée à la scène en 1986 par Cameron Mackintosh sur des compositions d'Andrew Lloyd Webber. Succès populaire incomparable, *The Phantom Of The Opera* a récolté des recettes de 3,2 milliards à travers le monde. Voici qu'il trouve une énième vie à l'écran sous la direction de Joel Schumacher.

Nouvelle vie? Pas tout à fait, puisque le film chanté est directement tiré de cette comédie musicale, encore que de nouvelles compositions lyriques soient apparues au transfert. La célèbre histoire est celle d'un génial compositeur défiguré qui hante les catacombes de l'Opéra populaire de Paris en 1870, ne surgit que pour mieux terrifier techniciens et artistes et s'éprend d'une jeune soprano, pour le meilleur et pour le pire.

Décors du plus haut baroque, costumes à l'avenant, l'époque et le cadre de l'action justifiaient d'en mettre plein la vue: Joel Schumacher en a rajouté côté



Emmy Rossum tient le rôle de Christine et Gerry Butler celui du fantôme dans la version pour grand écran de la comédie musicale *The Phantom of the Opera*, du réalisateur Joel Schumacher.

crémage. Cette interminable production de 143 minutes, siru-

sonnages de caricature, est encore plus extravagante que sur les planches.

Les interprètes

Du moins la production a-t-elle fait le choix de retenir des interprètes qui chantent, n'ayant donc pas à les doubler. Une toute jeune actrice, Emmy Rossum, tient le rôle de Christine sans manifester beaucoup de caractère. Gerry Butler fait un fantôme à l'esprit torturé plus consistant. Quant au jeune Raoul, nouveau patron de l'opéra et amoureux de la petite, il est incarné avec beaucoup d'insignifiance par Patrick Wilson. Le personnage le plus complexe et le plus ambigu du lot est celui de la maîtresse de ballet, campée avec finesse par Miranda Richardson, une comédienne toujours juste.

C'est la mise en scène excessivement théâtrale qui irrite. Le cinéaste n'a pas su adapter la comédie musicale au langage du cinéma. Les gros plans ne servent qu'à apporter un côté roman savon à l'histoire d'amour sans ajouter un poids d'intériorité. Les chansons crévent souvent les tympanes.

Pour le reste, le film s'appuie sur son esthétique baroque: gondole glissant sur la rivière souterraine avec le fantôme et sa captive, oubliettes et grilles d'inspiration médiévale placées sur le passage du bel amoureux, visite gothique au cimetière, spectacles rococo à l'opéra. Ils sont le miel et la crème fouettée de ce sundae dégoulinant d'effets spéciaux et de déchirements mélodiques. Tout cela a coûté fort cher, mais l'âme et le mystère, ingrédients gratuits et ineffables, manquent hélas à l'appel.

Le Devoir

Cauchemar avant la noce

MEET THE FOCKERS (V.F.: L'AUTRE BELLE-FAMILLE)

Réalisation: Jay Roach. Scénario: John Hamburg, Jim Herzfeld. Avec Ben Stiller, Robert De Niro, Dustin Hoffman, Barbra Streisand. Image: John Schwartzman. Montage: Jon Poll. Musique: Randy Newman. Etats-Unis, 2004, 115 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Qu'il est long et tortueux, le chemin de Greg Focker (Ben Stiller) pour épouser la fille de cet indémodable réactionnaire qu'est Jack Byrnes (Robert De Niro). Après *Meet The Parents*, dont le succès avait surpris tout le monde, y compris Stiller et le réalisateur Jay Roach (*Austin Powers* et ses avatars), voilà qu'ils s'octroient une difficulté supplémentaire avant d'aboutir au pied de l'autel: la rencontre avec les parents Focker, dont le nom de famille est déjà en soi tout un programme...

Comme il fallait s'y attendre, *Meet The Fockers* fonctionne comme le miroir à peine déformant du premier film, calquant sa structure (il s'en passe, des choses, en un seul week-end...) et tablant avec insistance sur les gags déjà éprouvés (l'usage de la chasse d'eau, les caméras cachées et, bien sûr, les animaux

domestiques, la nouvelle tarte à la crème de la comédie américaine). Personne ne se plaindra alors de débarquer chez ces nostalgiques des années 60 que sont les parents de Greg (le tandem Dustin Hoffman-Barbra Streisand constitue notre prix de consolation), aussi fiers de leurs origines juives que de leur libido débridée.

Fonctionnant alors sur le mode de l'opposition, un peu comme si George et Laura Bush s'invitaient sans prévenir chez John Kerry et Teresa Heinz, *Meet The Fockers* offre avec ces clivages idéologiques sa seule véritable pertinence. Ce qui ne manque pas d'être inquiétant pour l'avenir dans la mesure où les parents de Greg sont aussi flamboyants que leur progéniture est d'un conformisme affligeant. Tout le reste n'est que répétition d'une formule ayant déjà fait ses preuves mais qu'étirer à l'infini ne rend que plus indigeste. Cependant, depuis que Robert De Niro s'est découvert une passion pour la comédie — et pour la paresse... —, il n'a jamais trouvé personnage plus en accord avec sa personnalité d'acteur que cet ancien psychologue de la CIA, donnant à l'institution des allures de repaire de fascistes. Dire que cela constitue le «sous-texte» de *Meet The Fockers* serait faire trop d'honneur à Jay Roach...

Un cadeau à échanger...

C'EST PAS MOI... C'EST L'AUTRE

Réalisation: Alain Zaloum. Scénario: Luis Furtado. Avec Roy Dupuis, Lucie Laurier, Anémone, Michel Muller, Luck Mervil. Image: Eric Moynier. Montage: Richard Comeau, Jean-Pierre Cereghetti. Musique: Andy Bush, Dave Gale. Canada-France, 2004, 90 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Aux détracteurs des coproductions France-Québec ainsi qu'à ceux à qui les comédies québécoises donnent de l'urticaire, *C'est pas moi... c'est l'autre* offrira, et à très bas prix, d'impressionnantes munitions. Donnant la curieuse sensation de retourner en des temps plus insoucians, ceux de la triste époque de *J'ai mon voyage!*, de Denis Héroux, le film d'Alain Zaloum prouve à quel point l'art de la comédie n'a rien de simple et que s'y aventurer, sans filet et surtout sans idées, est un acte aussi courageux que désespéré.

C'est pas moi... c'est l'autre vide les fonds de tiroirs de toutes les blagues usées sur le milieu poli-

cier et l'incompréhension mutuelle entre Français et Québécois lorsque ceux-ci s'accrochent obstinément à leurs régionalismes; l'amalgame de tout cela doit normalement déclencher le rire, mais la mâchoire nous décroche surtout devant le degré zéro de subtilité des dialogues. Même la clef de voûte de l'intrigue n'échapperait pas à la vigilance du spectateur le plus distrait, l'explication devant la ressemblance de Vincent Papineau (Roy Dupuis), cambrioleur maladroit, et Claude Laurin (encore Roy Dupuis, mais que diable allait-il faire dans cette galère à part encaisser un chèque?), flic macho, ne surprenant que les personnages du film.

Deux mafiosi marseillais (Michel Muller, inaudible et c'est tant mieux, et la pauvre Anémone) aux trosses d'une crapule québécoise déguisée en policier: ce n'est qu'une des situations forcées de ce film bâclé, un de ces compromis de «coprode» qui ne fonctionnent que sur papier, et encore. Tout cela pour dire que pour un film du temps des Fêtes, *C'est pas moi... c'est l'autre* n'a rien d'un cadeau, tout juste celui qu'on s'empresse d'échanger à la première occasion.

L'amour à mort

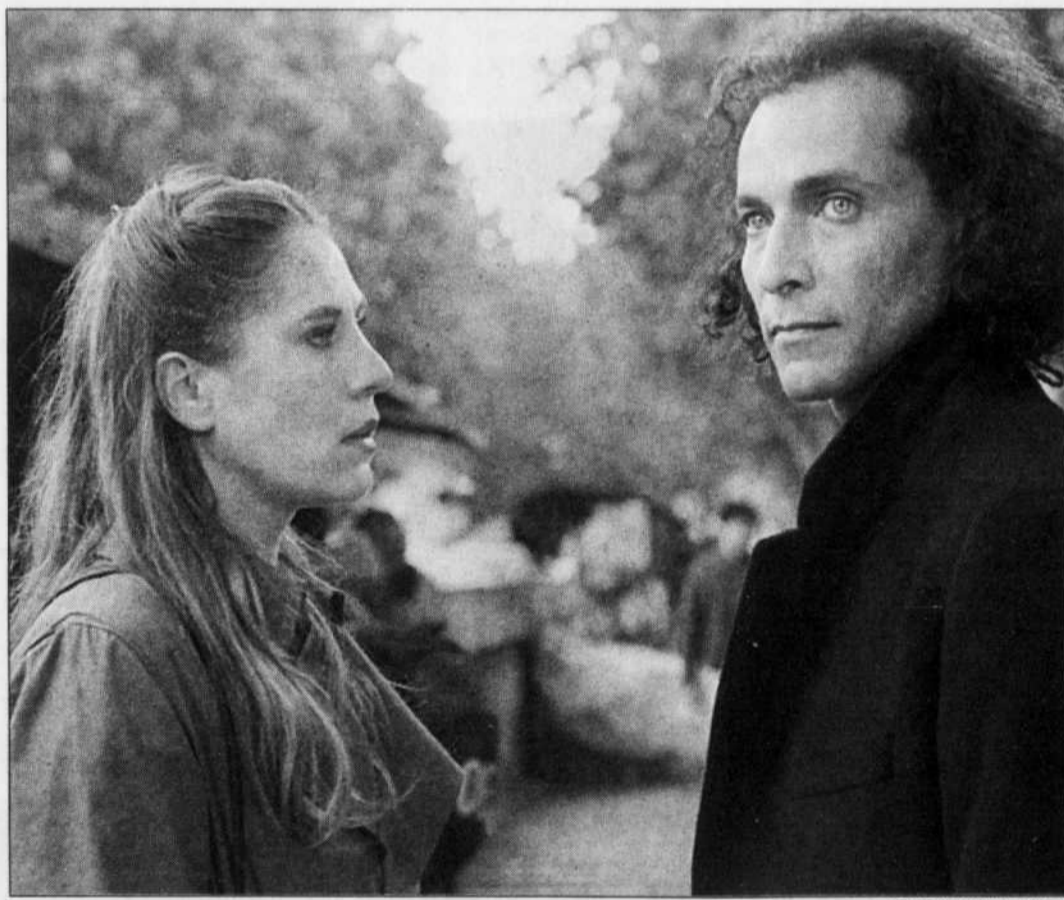
TRISTAN

Réalisation: Philippe Harel. Scénario: Olivier Dazat. Avec Mathilde Seigner, Jean-Jacques Vanier, Jean-Louis Loca, Nicole Garcia, Michel Duchaussoy. Image: Mathieu Poirot-Delpech. Montage: Nadine Verdier. Musique: Alexandre Desplat. France, 2003, 110 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est la première fois que le cinéaste Philippe Harel se frotte aux lois du thriller, lui que l'on associe plus spontanément au badinage à la française, s'y adonnant par ailleurs de manière admirable, comme dans ce tour de force qu'était *La femme défendue*. Sa nouvelle héroïne, la commissaire de police Emmanuelle Barsac (Mathilde Seigner), n'a pas la légèreté et l'insouciance du personnage incarné par Isabelle Carré mais toutes les deux partagent un même succès auprès des hommes: Barsac, elle, ne se laisse jamais approcher très longtemps.

Dans *Tristan*, la carrière de cette femme flic prend le pas sur sa vie sentimentale, tout entière dévouée, de jour comme de nuit (elle est insomniaque) à la recherche d'assassins ou au moyen de démanteler des réseaux de trafiquants, quitte pour cela à commettre quelques entorses au code de déontologie. Sur la scène d'un suicide, celui d'une jeune fille ayant succombé à un profond chagrin d'amour, Barsac voit des similitudes avec d'autres affaires impliquant un amoureux malhonnête, un journal intime, un isolement progressif de la victime et, au milieu de tout cela, un exemplaire ancien de *Tristan et Iseult*. Aurait-on affaire à un dangereux Don Juan qu'Interpol n'aurait pas encore fiché? Qu'à cela ne tienne, Barsac s'érigera en statue du Commandeur pour lui régler son compte.



Mathilde Seigner et Jean-Jacques Vanier dans *Tristan*, de Philippe Harel.

Sa théorie est alimentée par une spécialiste (Nicole Garcia) en psychologie des tueurs en série, subjuguée par les méthodes inusitées de ce «serial lover». Barsac croit bien l'avoir déniché au bras d'une de ses informatrices, Nadia (Adina Cartianu), une prostituée trop heureuse qu'un homme aussi distingué, que Barsac a surnommé Tristan (Jean-Louis Loca), s'accroche à son bras. Pour la commissaire au cœur de pierre, tout converge vers ce personnage ténébreux au regard pénétrant, amoureux des livres anciens.

Il faut saluer l'effort louable de Philippe Harel à vouloir re-

nouveler l'univers de plus de plus usé, et barbouillé de sang, du tueur en série. Les armes utilisées ici sont celles du verbe, de la séduction, du mensonge et du pouvoir parfois aveuglant de la littérature. Un pouvoir qui semble effrayer la commissaire, n'aimant que «les choses réelles» car sinon elle n'y croit pas...

Dans *Tristan*, Harel élabore une intrigue à l'échafaudage complexe mais qui, au final, repose sur une pirouette qui en laissera plusieurs perplexes, livrée par une Nicole Garcia au jeu décalé, flanquée d'une perle ridicule. C'est sans aucun doute ce qui donne à son film un

aspect inabouti, distillant une impression tenace, après la projection, d'avoir été quelque peu berné. Pourtant, ce n'est pas faute de finesse et d'observations psychologiques judicieusement disséminées au fil du récit. Et alors qu'elle fut longtemps confinée aux rôles de jeune fille un peu vulgaire, Mathilde Seigner réussit, surtout depuis *Une hirondelle a fait le printemps*, à habiter avec plus de profondeur des héroïnes dont le parcours n'est jamais banal. Elle y parvient à nouveau dans *Tristan* même si, guidée par Philippe Harel, le chemin mène quelque peu vers un cul-de-sac.

Soraida, un femme de Palestine

un film de Tahani Rached produit par Yves Bisailon



RECHERCHE, SCÉNARISATION ET RÉALISATION TAHANI RACHED IMAGE JACQUES LEDUC SON YANN CLEARY MONTAGE IMAGE HÉLÈNE GIRARD MONTAGE SONORE CLAUDE BEAUGRAND MUSIQUE JEAN DEROME www.onf.ca/soraida

UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

À L'AFFICHE

EX-CENTRIS

CINÉMA PARALLÈLE



ATMA classique
DES DISQUES POUR PARTAGER l'émotion...

www.atmaclassique.com



PUER NATUS EST
Concerto Palatino
Studio de musique ancienne de Montréal • Christopher Jackson



MY LOVE IS LIKE A RED RED ROSE
Chansons de Robert Burns
Meredith Hall
La Nef



SUZIE LEBLANC
La Mer jolite
Chants d'Acadie



LE PÂTRE SUR LE ROCHER
Meyerbeer • Schubert • Lachner...
Aline Kutan
André Moisan • Louise Andrée Baril



BACH: PSAUME 51 ET CANTATE 82
Karina Gauvin • Daniel Taylor
Les Violons du Roy
Bernard Labadie

